

# La dernière frontière

*Loin des Andes, trop près du Brésil*  
**La frontière orientale**  
**et la construction du territoire en Bolivie**



*Bolpebru, le 23 juin 2003*

**Thèse de doctorat de géographie présentée par**  
**Lætitia Perrier Bruslé**  
(Tome 1/2)

Direction de recherche : **Roland Pourtier**

### *Composition du jury*

**Jean-Louis CHALÉARD**, professeur de géographie à l'Université de Paris I  
**Jean-Paul DELER**, directeur de recherche au CNRS  
**Martine DROULERS**, directrice de recherche au CNRS  
**Alain MUSSET**, directeur d'études à l'EHESS  
**Roland POURTIER**, professeur de géographie à l'Université de Paris I  
**Hervé THÉRY**, directeur de recherche au CNRS

**Juin 2005**

## Résumé

---

En Bolivie tout renvoie aux Andes. Pourtant le pays qui accède à l'indépendance, en 1825, possède les deux tiers de son territoire dans les plaines. Oriente, Basses Terres, plaines tropicales, les mots choisis pour les désigner soulignent l'altérité de ces terres trop loin des Andes pour être occupées et appropriées par la société bolivienne. L'histoire territoriale, marquée par le recul frontalier, en témoigne. La moitié du territoire est perdu. Ce démembrement frappe d'autant plus les esprits que le territoire devait être un ciment de nation. Comment l'appuyer sur un édifice si fragile ? Au territoire réel, désuni et hors de contrôle, se substitue un territoire imaginé glorieux où l'Oriente occupe la part du rêve. C'est la région *frontier* par excellence. Considéré comme vide, on y construira une Bolivie plus riche, plus blanche et plus moderne. Le mythe de l'Eldorado se bolivianise. A l'échelle locale, les frontaliers se soucient peu de ces rêves orientaux conçus dans les Andes. La vie, là bas, est difficile en raison de l'isolement. Alors ils s'adonnent à tous les trafics illicites. La frontière rêvée est un anti-monde. Tout change dans les années 90 : les routes atteignent la périphérie, les migrants viennent. Ils sont commerçants et renforcent les liens avec le reste du pays. En échange de l'intégration, les frontaliers doivent cesser de vivre selon leurs propres règles. Il faut assagir la zone frontalière, car depuis les Andes un nouveau paradigme s'impose. La Bolivie est un pays de contact dans une Amérique du sud en voie d'intégration régionale.

Entre rêves anciens, projets nationaux et déviances locales, le destin de la frontière semble hésiter. Or, la scène qui s'y joue pose dans des termes nouveaux la question taraudante du territoire bolivien. L'édification d'un territoire sanctuaire, fermé à l'est, a été le grand projet national : il devait garantir la survie du pays et assurer l'émergence de la nation. La frontière bolivianisée, cet objectif n'a jamais été aussi près d'être atteint. Mais certaines dynamiques contrarient cette évolution (le régionalisme, l'autonomie locale, l'intégration continentale). Si la frontière orientale reconstruit le territoire, il n'est pas celui dont on avait rêvé depuis plusieurs siècles dans les Andes.

MOTS CLEFS : Bolivie, Brésil, Amérique du sud, Oriente andin, frontière, territoire, espace national, intégration, géopolitique.

## Abstract

---

In Bolivia, everything refers to the Andes, although since its independence in 1825, two thirds of its territory has been lying in the plains. All terms such as *Oriente*, lowlands, tropical plains underlie the otherness of these plains situated too far from the Andes to be occupied and appropriated by the Bolivian society. The history of the territory is the one of the retreat of the border. Half the national territory was lost. This dismantling created a long lasting pain, because the territory was supposed to be the nation's cement. In order to build a nation on such a fragile construction, the real but out of control and shattered territory was substituted for an imaginary territory where the *Oriente* takes the lion's share. In this frontier region, viewed as empty, a richer, whiter and more modern Bolivia will be built. The Eldorado myth is getting Bolivian. At the local level, frontier-dwellers do not bother about Andes created eastern dreams. Over there, where life is difficult due to isolation, all sorts of illegal trades flourish. The dreamt frontier becomes a lawless world. Everything changes in the 1990's. Roads finally reach the periphery, migrants from the Andes arrive. They are mainly traders who create links with the rest of the country through their business. If they want to be integrated to Bolivia, they must stop living according to their own laws. The frontier region has to become peaceful because a new paradigm is raised by the government : as a central part of South America, Bolivia must become a contact country between all its neighbours.

Between past dreams, national schemes and local deviances, the frontier's fate seems to hesitate. What is happening there still raises questions about the Bolivian territory. The building of a sanctuary territory, closed on the eastern side, has been a great national goal : it should have guaranteed the country's survival and bring the nation's emergence. The objective of a *bolivianised* frontier is almost achieved. But regionalism, demands for local autonomy and continental integration may go against the primary goal. If the eastern frontier rebuilds the territory, the latter is not the one dreamt about for centuries in the Andes.

KEY WORDS : Bolivia, Brazil, South America, Andean Oriente, Frontier, Territory, Integration, Geopolitics.

---

**SOMMAIRE**


---

**Première Partie : Résonance de la frontière**  
**Au pays des mythes géographiques, les frontières sont magiques.**

Chapitre I: La Bolivie à l'école <i>L'école des signes</i> .....	40
Chapitre II : Maux territoriaux <i>Les non-dits du territoire</i> .....	72
Chapitre III : Les frontières magiques.....	110
Conclusion de la première partie : Exister n'est jamais certain.....	150

**Deuxième partie : La frontière rêvée**  
**L'esprit des lieux, le temps suspendu**

Chapitre IV : L'Eldorado.....	157
Chapitre V : Les terres du bout du monde <i>Du fines au limes ?</i> .....	207
Conclusion de la deuxième partie : La frontière dans l'entre-deux.....	265

**Troisième partie: La frontière vive**  
**Forces du changement, résistances au changement**

Chapitre VI : La frontière arrimée.....	274
Chapitre VII : Vivre au bord d'un talus économique (I) <i>La tentation de l'illicite</i> .....	328
Chapitre VIII : Vivre au bord d'un talus économique (II) <i>Les difficiles voies de la sagesse</i> .....	394
Conclusion de la troisième partie : Une frontière intégrée peut-elle rester rebelle ?.....	456

**Quatrième partie : Un territoire à la limite.**  
**Au-delà de la frontière, le territoire reconstruit**

Chapitre IX : La frontière en défens <i>Mythes et réalités autour d'une frontière débordée</i> .....	465
Chapitre X Les sentinelles de la bolivianité <i>Permanence et mutation de l'être bolivien frontalier</i> .....	518
Chapitre XI : Le territoire au risque de sa frontière <i>Un jeu à toutes les échelles</i> .....	570
Conclusion de la quatrième partie : Repenser le territoire.....	628

**V.Conclusion générale**  
**La dernière frontière ?**

# 0. Introduction

## Genèse

Certains sujets de thèse naissent dans le cadre de programmes collectifs ou à l'instigation d'un tiers. D'autres, celui-ci en fait partie, surgissent comme une intuition à l'occasion d'un premier voyage dans le pays étudié. Les craintes du doctorant quant à la faisabilité de son étude sont dans ces cas-là, amplifiées. Certes, elles sont le lot commun de tous - ne sont-elles pas le nerf de la thèse, cet exercice universitaire « au charme quelque peu suranné »<sup>2</sup> ? - mais l'expérience a prouvé qu'elles sont d'autant plus redoutables qu'on ne peut s'en prendre qu'à soi-même. Parce que j'ai connu ces appréhensions, j'ai choisi de commencer par expliquer la genèse de cette recherche. Les quelques observations initiales avaient une certaine pertinence, puisque la frontière orientale a bien été cet instrument efficace, capable de mesurer l'avancement de la construction territoriale en Bolivie. Partout, « les frontières sont des lieux singuliers de l'espace ».<sup>3</sup> La Bolivie n'échappe pas à cette règle. Sur cette bande frontalière éloignée du noyau national, des processus en cours influencent le destin du pays dans son entier. Mais, pourquoi s'être douté de cela ? Pourquoi s'être penché sur cette frontière bout du monde, d'un pays au bout de notre monde ?

### *La Bolivie pays résolument andin*

Tout commence par une position de recherche paradoxale : le choix de porter son regard sur ces terres orientales, qui sont loin du cœur de la Bolivie. La Bolivie est un pays andin. Le comble même du pays andin, puisque sans façade maritime, elle semble condamnée à suivre la voie de hauteurs, celle de l'Altiplano. Comme si elle avait troqué l'azur de la voûte céleste, dont elle est si proche, contre le bleu des océans qu'elle a perdu. L'office du tourisme bolivien ne vend-t-il pas le pays comme celui au « ciel le plus pur de l'Amérique Latine » ? La Bolivie que l'on connaît en France, lorsqu'on ne la confond pas avec la Colombie, est bien celle-là où gambadent des lamas sur un *paramo* pelé. Dans le fond une cordillère blanche rappelle que ce pays bat des records d'altitude : la ville la plus haute du monde, la mine la plus haute du monde, la piste de ski la plus haute du monde. Au premier plan de cette image d'Épinal quelques paysans en ponchos sont là pour ne pas nous faire oublier qu'il s'agit aussi du pays le plus indigène de l'Amérique du Sud. Authenticité et pauvreté, sous-développement et tradition se mêlent dans ce pays au sommet.

<sup>2</sup> Deler, Jean Paul 1981 *Genèse de l'espace équatorien : essai sur la formation du territoire national*, p.11

<sup>3</sup> Foucher, Michel 1991 *Fronts et frontières : un tour du monde géopolitique*, p. 7

Cette image de marque n'est pas seulement une représentation exogène au pays, à laquelle les Boliviens auraient adhéré en dernier ressort. Elle est au cœur de l'identité nationale. Les auteurs boliviens n'ont de cesse, depuis Jaime Mendoza, de rappeler que tout ce qui fait la Bolivie et justifie son existence se trouve dans le *macizo andino*.<sup>4</sup> Du berceau andin émerge la Bolivie, avant même sa constitution en tant que République indépendante, dans sa dimension territoriale comme dans son identité nationale. Les structures de l'espace national expriment la prégnance des Andes. En 2001 c'est encore le long de l'Altiplano, et dans ses pourtours péri-andins, que se concentre la population. Au-delà, les marges sous-occupées donnent l'impression que la Bolivie possède un espace trop grand pour ses plus de 8 millions d'habitants.

## ***L'Oriente***

Mais si tout ce qui est bolivien ne peut qu'être andin, quel regard porter sur la partie orientale du pays ? Au delà des Andes, loin du noyau national originel, ces périphéries occupent les deux tiers du pays. L'importance de leur superficie est inversement proportionnelle à leur statut au sein du territoire. Situation classique que l'on retrouve dans tous les pays andins. Aux pays des lamas, les basses terres ont une faible lisibilité, portion congrue du territoire idéal. Quel rôle peuvent-elles jouer si ce n'est d'être une outre-Bolivie, une autre Bolivie ou une anti-Bolivie ?

Commençons par le nom qu'on leur donne. Là bas on parle de *l'Oriente*. Il faut maintenir l'hispanisme même s'il prend l'allure d'un barbarisme. L'Orient, sa traduction française privilégiée par d'autres auteurs,<sup>5</sup> évoque tout autre chose aux Européens. Ce vieux mot, poli par les rêves et les voyages de découverte, charrie avec lui de nombreuses images : la route de la soie et les palais des Mille et une nuit, les épices et le désert des Tartars, Marco Polo et Cipango. Notre Orient bolivien est bien loin de tout ça. Certes, « le mot chien ne mord pas ».<sup>6</sup> Le mot n'est pas la chose. Mais il est certains mots, et Orient en est un, au pouvoir d'évocation si puissant qu'on ne peut les extraire de la gangue de représentations qui ont, dans une culture donnée, transformé leur sens. L'Orient en français ne signifie pas seulement l'Est, et c'est pour cela qu'il n'est pas opératoire. Mais, à ce compte-là, Orient ne vaut pas mieux. Pas plus que l'Orient des Européens il ne se contente d'indiquer une direction. Il est pris dans une enveloppe de signifiés forgés par la culture andine. De la Colombie à la Bolivie, les peuples des montagnes ont projeté sur le monde des basses terres une série de poncifs. Ils ont peu à peu dessiné les contours d'une région idéale, imaginée bien avant d'être possédée. Cet imaginaire oriental est fondamental. Je l'ai découvert, comme par hasard, en Équateur, en 1996.<sup>7</sup> J'étais partie étudier l'Amazonie et sa litanie de clichés : l'enfer vert, le poumon de la planète, les fronts de colonisation et le déboisement. C'est l'Oriente que j'ai trouvé. Sa puissance évocatrice est tout aussi forte dans les pays andins que l'Amazonie l'est en Europe. Plus que le concept de frontière, c'est le point de départ de cette recherche.

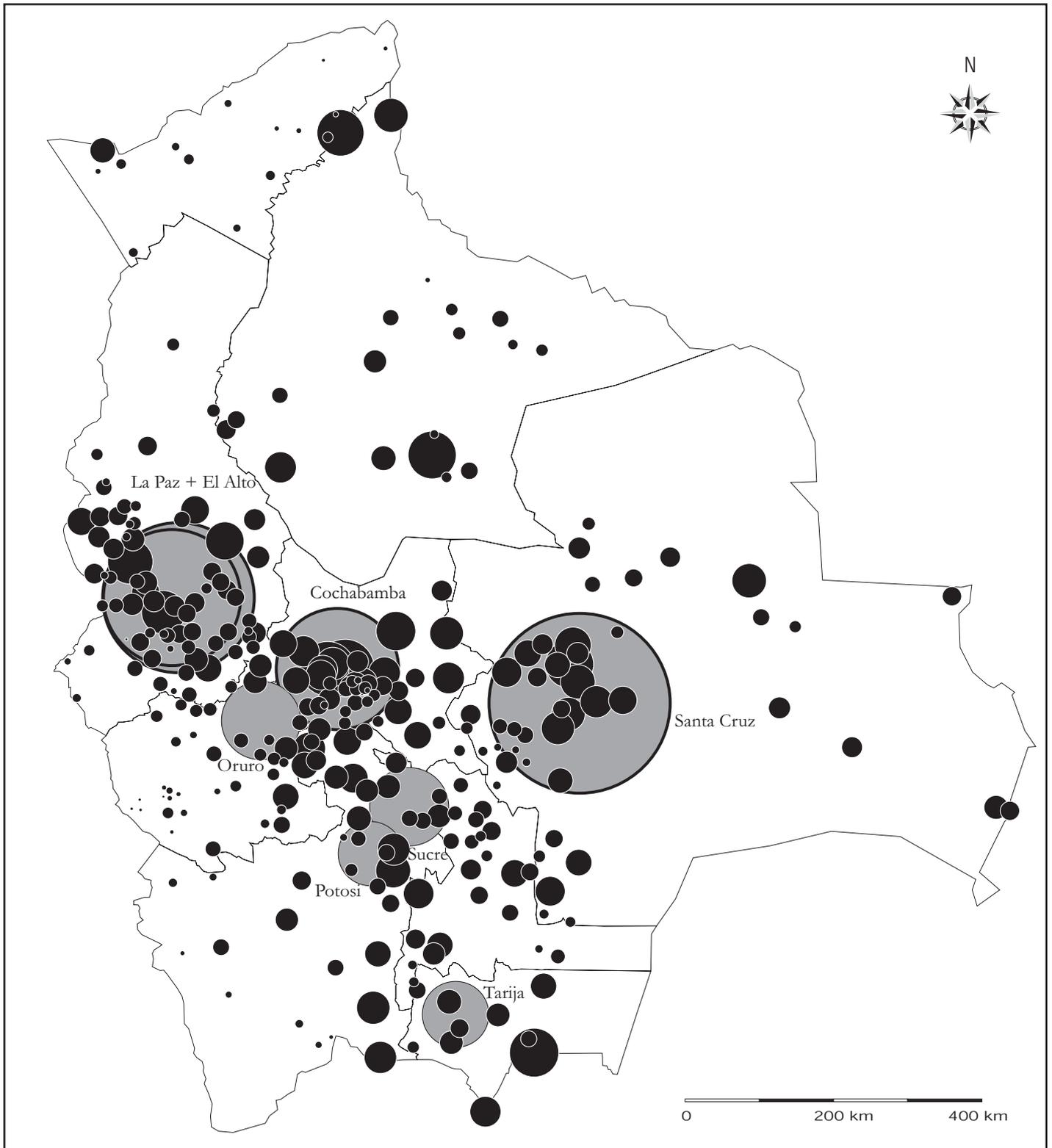
<sup>4</sup> Massif andin, voir chapitre II, paragraphe 2-2 « La vraie Bolivie, le macizo andino ».

<sup>5</sup> Roux, Jean-Claude 2000 *La Bolivie orientale, confins inexplorés, battus aux Indiens et économie de pillage*

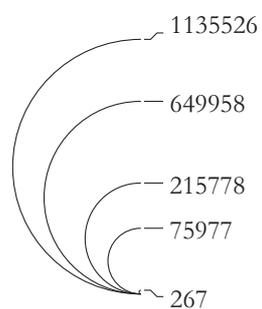
<sup>6</sup> Genette, Gérard 1976 *Mimologiques : voyage en Cratylie*.

<sup>7</sup> Je séjournais en Équateur dans le cadre d'un mémoire de maîtrise sur le Nororient équatarien.

## 0-2 Population par municipe en 2001



### Population recensée en 2001



## *Le pays de l'Eldorado*

« *Cela est le véritable Eldorado, cherché depuis tant de siècles* ».  
Mariano Albornoz, 1885.<sup>8</sup>

Certains auteurs, confrontés à l'extrême diversité des basses terres, choisissent de parler des Orient.<sup>9</sup> L'histoire, les cycles économiques sélectifs dans l'espace ou le milieu physique sont autant d'arguments à l'hétérogénéité de l'ensemble oriental. Pourtant, il me semble souhaitable de maintenir le singulier d'Orient. C'est l'usage en vigueur dans les pays andins. Il n'est pas fortuit. Il démontre que la région se constitue hors d'elle-même, comme une construction intellectuelle qui laisse peu de place aux réalités physiques. Homogène la région l'est par la méconnaissance qu'en ont les Andins. Le singulier est évocateur de la genèse de cette région inconnue, instituée comme l'ailleurs par excellence, l'Eldorado.

Lorsqu'on évoque l'Amérique du Sud, on mentionne à tout propos l'Eldorado. Il en deviendrait presque suspect à être si souvent convoqué pour servir de principe explicatif d'une certaine géographie du continent. N'a-t-on pas trop prêté à l'Eldorado ? Ne s'est-il pas chargé de nos propres fantasmes de chercheurs européens en quête d'exotisme ? Après tout, nous sommes un peu les enfants de ces conquérants décrits par Heredia. Nous avons, en tout cas, fait le même chemin en direction des « bords mystérieux du monde occidental »,<sup>10</sup> et l'Eldorado est de tous les mystères de ce monde mystérieux, celui qui fascine le plus. L'histoire du roi Doré<sup>11</sup> qui s'enduisait le corps de paillettes s'est répandue avec les premiers conquistadors comme une traînée de poudre dorée. On l'a cherché partout dès l'arrivée dans les Caraïbes. Comme un mirage dans le désert il s'évanouissait dès qu'on pensait l'atteindre. On a cru le trouver dans la Colombie actuelle, puis au Venezuela, en Guyane, dans la partie amont de l'Amazone, dans le Mato Grosso, et enfin dans la région du Paraguay. Les historiens boliviens ont beau jeu de voir dans la région de Moxos la dernière localisation de ce pays mythique.<sup>12</sup> Si le mythe se déplace dans l'espace, jusqu'à l'ubiquité, il se complexifie également. Les légendes, exogènes et indigènes, se superposent et s'enchevêtrent. Le pays du lac doré devient la cité perdue des derniers Incas, le Paititi.\* Le pays de la cannelle s'efface derrière celui des Amazones d'Orellana. Au fil de ces métamorphoses, une seule logique transparait : celle qui fait correspondre l'Eldorado avec la partie du continent inexplorée. L'ubiquité devient utopie. La vérité est que, dans cette Amérique en découverte, « les mythes suivaient le recul des terres inconnues »<sup>13</sup>, et l'Orient est resté longtemps un monde inconnu. L'idée d'un Eldorado

<sup>8</sup> Albornoz, Mariano 1885 *Breves apuntes sobre las regiones amazonicas por el Dr. D. ,Presidente de la Sociedad Obreros del Porvenir del Amazonas*

<sup>9</sup> « Certes, s'il existe bien un moule démographique et historique commun qui façonne les Orient, celui-ci voit aussi son unité s'effacer devant celle des Orient pluriels », affirme cependant Jean-Claude Roux voir Roux, Jean Claude 1995 *Guide commenté des sources géographiques des Orient boliviens : Amazonie - Beni - Orient de Santa Cruz - Chaco ( à partir de 1825 )*, p. 11

<sup>10</sup> Heredia, José Maria 1999 [1897] *Les trophées*. Il s'agit d'un vers du poème *Les conquérants* qui participe de la construction d'un imaginaire collectif européen sur l'Amérique Latine.

<sup>11</sup> El Dorado veut dire l'homme doré et fait référence à un roi.

<sup>12</sup> Mesa, José De, Gisbert, Teresa et Mesa Gisbert, Carlos De 2001 *Historia de Bolivia*, p. 131

<sup>13</sup> Bernard, Carmen et Grunziski, Serge 1991 *Histoire du nouveau monde, De la découverte à la conquête*, p 513.

oriental commence avec cela. Ainsi, si l'Eldorado est bien le produit de rêves d'Européens sur le continent mystérieux, il ne prend racine que dans des régions vides et inexplorées du continent. C'est le produit de la rencontre entre les songes européens et les terres américaines. Aussi, malgré les doutes épistémologiques que suscite son utilisation constante, il reste un médiateur efficace pour décrypter le rapport des sociétés à certaines « régions vides » de l'Amérique du Sud.

Nulle part ailleurs sur le continent il ne semble plus approprié que pour caractériser les régions orientales des pays andins. Le mythe de l'Eldorado existe dès la création des États, parce qu'il s'inscrit dans un pas de temps plus long que celui des deux derniers siècles. Il a été reçu en héritage de l'empire espagnol et de l'empire inca. Au pied des Andes, l'altérité du milieu naturel et l'absence d'appropriation politique lui donnèrent naissance. Sa longévité et sa persistance, malgré les changements de cadres politiques, témoignent de son caractère structurant dans l'espace andin.

### *Une région « frontière »*

Comment alors du constat de cet imaginaire oriental expliquer le choix d'un sujet de recherche sur la frontière orientale ? L'observation de la région, et de son statut dans l'espace national, renvoie à la notion anglo-américaine de *frontier*, formalisée par Jackson Turner en 1893.<sup>14</sup> Elle éclaire le destin de l'Orient bolivien. Rien d'étonnant à cela. Nous sommes sur le même continent. Au Nord comme au Sud, les mêmes causes, l'arrivée d'une population étrangère sur des terres inconnues, devaient produire les mêmes effets. Turner dit de l'Ouest nord-américain qu'il est le monde du *wilderness*. Plus loin, il parle d'un territoire où la terre est libre. Monde sauvage, monde libre, les deux images rappellent les représentations des Orientes andins. La frontière que décrit Turner, avant d'être une frontière en mouvement est la frontière par excellence : point de contact et de rupture entre l'antique monde et le monde moderne, solution de continuité entre la barbarie et la civilisation. Limes romain, muraille de Chine, elle est un peu de tout cela— l'air de majesté attaché à ces ouvrages fortifiés en moins.

L'Orient bolivien participe d'un vaste ensemble perceptible à l'échelle sud-américaine. On utilise souvent l'oxymore de « périphérie centrale » pour le décrire. Si l'espace sauvage était à l'Ouest en Amérique du Nord, il était au centre en Amérique du Sud, coincé dans un étau de plus en plus resserré entre la colonisation espagnole, appuyée sur les Andes, et la colonisation portugaise, partie du littoral atlantique. Au centre du continent, la prise de possession est plus tardive. Elle est plus légère aussi. Les *bandeirantes*\* portugais, d'un bord, les missionnaires jésuites et franciscains, de l'autre, sont, bien avant les représentants du pouvoir central, les fers de lance de la première conquête territoriale. Les colons et les pionniers arrivent plus tard. Cet espace en creux garde aujourd'hui les caractéristiques d'un monde des « *minimas* »<sup>15</sup> : moins d'hommes, moins de

<sup>14</sup> Sa conférence eut un retentissement exceptionnel. Voir Turner, Jackson 1893 *The Significance of the Frontier in American History*

<sup>15</sup> Pour reprendre, à l'envers, l'expression de Paul Valéry à propos de l'Europe du début du siècle où l'on trouve « le maximum de besoins, le maximum de travail, le maximum de capital, le maximum de rendement, le maximum d'ambition,

relations, moins de production et moins de transformation du milieu. La plainte d'Antonio Viera, chef de la mission jésuite du Maranhao Pará résonnera longtemps sur ces terres sauvages. En 1660, comparant sa situation à celle de ses comparses missionnaires en Chine, il écrit « ils traitent avec les gens les plus doctes du monde (alors que j'affronte) les gens les plus incultes, les plus pauvres, les plus vils, les moins humains de tous ceux que la nature a enfantés, ou avortés, et dont il faut partager les misères.»<sup>16</sup> Au centre de l'Amérique, était la frontière sauvage.

Poussive, lente, la progression de la frontière dans ce monde de l'anti-civilisation est néanmoins réelle. Ce mouvement constitue la deuxième caractéristique de la *frontier* turnerienne. Elle permet d'opposer deux archétypes de la limite : la *boundary*, fixe et la *frontier*, en progression. Dans notre français, plus pauvre pour manier ces nuances, on renvoie dos à dos le front à la frontière. La *frontier* est le type même de la frontière américaine. Elle n'a pas la stabilité d'un butoir qui contient la poussée des barbares. Forme vive, en constante dilatation, elle a pour cette raison même pu devenir un projet de société. Du nord au sud de l'Amérique, « l'esprit frontière » plane. Kennedy et sa « nouvelle frontière » n'a pas été le premier à l'invoquer. Ailleurs sur le continent, l'avancée de la frontière s'est muée en dessein commun. En Bolivie la conquête des terres pionnières est une nécessité définie par les gouvernements dès le début de la République. Dans les deux dernières décennies du XIX<sup>ème</sup> siècle, ce projet politique s'ancre profondément dans la société pour devenir un élément significatif de l'imaginaire collectif.<sup>17</sup> Au Brésil, à une autre époque, le gouvernement de Medici (1969-1974) parlait de donner « la terre sans hommes aux hommes sans terre ». Programme politique, projet de société, une nouvelle fois. La rhétorique de la conquête de l'Ouest, ou de l'Est, selon l'endroit où l'on se trouve, souffle sur les terres pionnières pour les magnifier et en faire un bien commun au potentiel encore inexploité. N'est ce pas là que gît la solution à la pauvreté de tous ces pays ?

Mais si cette frontière doit avancer, elle doit le faire sur une terre lisse, ou imaginée telle. Un des adjectifs les plus fréquemment employés à propos des régions centrales de l'Amérique du Sud est celui de vierge. Cette récurrence n'est pas anodine. La virginité du milieu est liée à la notion de frontière. Il est tel parce qu'il n'a pas été atteint par les hommes : net, pur, intact, parce que vide. Les régions sur lesquelles la frontière avance doivent être des pages blanches. Déjà Turner parlait d'une *huge page* à propos de l'Ouest nord-américain. Pas question de palimpseste ici, seulement une page blanche. Pour écrire quoi ? L'histoire, bien sûr, puisque le passage du *wilderness* à la civilisation marque le début du décompte de notre temps occidental et l'entrée des terres à la marge dans l'espace national, puis globalisé. Dans ce moment crucial « la terre sans histoire éclaire de façon lumineuse le cours de l'histoire universelle. »<sup>18</sup> L'Orient bolivien, sauvage, vierge, inculte, à l'image des autres provinces intérieures de l'Amérique renvoie donc à la frontière turnerienne. Ainsi, par un

---

le maximum de puissance, le maximum de modification de la nature extérieure, le maximum de relations et d'échanges. » Et d'ajouter, « Cet ensemble de *maxima* est Europe, ou image de l'Europe. » p. 50 in Valéry, Paul 1924 [ 1922 ] *Variété*

<sup>16</sup> Cité Soublin, Jacques 2000 *Histoire de l'Amazonie*, p 100

<sup>17</sup> Pilar Garcia, Jordan 2001 *Cruz y arado, fusiles y discursos, la construccion de los Orientes en el Peru y Bolivia 1820 - 1940*, p 269.

<sup>18</sup> Turner, Jackson 1893 *The Significance of the Frontier in American History*, p 9

paradoxe qui ne cesse d'étonner, l'observation de l'El Dorado, cette terre sans limite parce que utopique, pose la question de sa limite.

## ***De la frontière à la frontière***

« En matière de frontière, on serait tenté de parler d'un « paradoxe américain. » [Là-bas] les Européens ont rencontré le moins d'obstacle à leur désir de tailler. (...) Et pourtant les Amériques n'ont pas des frontières européennes mais américaines. »  
*Claude Raffestin et Paul Guichonnet, 1974,*<sup>19</sup>

« Où l'on découvre les effets géopolitiques ambigus de la double appartenance de ce continent : Extrême-occident structuré par des frontières d'États-Nations, Tiers monde américain quadrillé de fronts pionniers »  
*Michel Foucher, 1991*<sup>20</sup>

La notion de limite est duale. Au front qui marque l'avancée de la société sur une terre vierge s'ajoute la frontière fixe, limite dans l'espace du territoire d'un État-Nation et de l'exercice de sa souveraineté. Cette dualité n'est pas propre à l'Amérique du Sud, mais la coexistence des deux contraste plus vivement sur ce continent. Là-bas, la frontière fixe fut une réalité surimposée, postérieure au front. Il fallut d'abord découvrir et réduire le vide central. Ce n'est que dans la deuxième moitié du XVIII<sup>ème</sup>, que la région intérieure perd son caractère infini. Les traités de démarcation et la construction de forts sont les expressions de cette nouvelle frontière. Même si elle est loin d'être lisible dans l'espace sur toute l'étendue de son tracé, même si, au contraire du processus européen,<sup>21</sup> la frontière reste assez abstraite, cartographiée plutôt que démarquée,<sup>22</sup> elle s'impose comme une nouvelle réalité géopolitique. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, avec le mouvement des indépendances, la question de la frontière devient cruciale pour les nouveaux États. Car, tous donnent l'impression de nager dans des habits territoriaux trop grands pour eux. Leurs frontières traversent des régions mal contrôlées. C'est vrai du Brésil dans le tableau qu'en donne Elisée Reclus, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. « À la veille des révolutions qui devaient lui donner son indépendance nationale, le Brésil se révélait dans son immense étendue. »<sup>23</sup> C'est encore plus vrai de la Bolivie qui, en 1825, en vertu du principe de *l'uti possidetis juris*, se retrouve à la tête d'un territoire de 2,5 millions de Km<sup>2</sup> et de plusieurs milliers de kilomètres de frontière dans des régions parfois inconnues du pouvoir central. Partout en Amérique du Sud, la frontière externe de l'État, se trouve bien au-delà de la frontière interne qui marque la limite de l'appropriation effective du territoire par la société et le pouvoir politique.

<sup>19</sup> Guichonnet, Paul et Raffestin, Claude 1974 *Géographie des frontières*, p. 122.

<sup>20</sup> Foucher, Michel 1991 *Fronts et frontières : un tour du monde géopolitique*, p. 135

<sup>21</sup> Guichonnet, Paul et Raffestin, Claude 1974 *Géographie des frontières*, p. 14-15. À propos de la frontière d'État, telle qu'elle émerge en Europe entre le XIII<sup>ème</sup> et le XVI<sup>ème</sup> siècle, les auteurs précisent : « Toute tentative de fondation d'un État moderne s'accompagne d'un rassemblement territorial (...) et d'un effort pour assigner des limites, même si ces dernières sont imprécises (...). Sans doute n'y avait-il pas de matériaux cartographiques mais les hommes pouvaient avoir une expérience directe des limites, une expérience sur le terrain. »

<sup>22</sup> Cet âge d'or des grands traités de démarcations frontalières est aussi celui du « triomphe de la cartographie portugaise », « fruit d'une politique cartographique et topographique savamment orchestrée par le roi Joao V (1706 – 1750) » Droulers, Martine 2001 *Brésil : une géohistoire* pp. 72-77).

<sup>23</sup> Reclus, Elisée 1894 *Amérique du Sud : L'Amazonie et La Plata, Guyanes, Brésil, Paraguay, Uruguay, République Argentine*.

Frontière externe, frontière interne, en Bolivie comme ailleurs le seul mot d'ordre sera de faire correspondre l'une avec l'autre. La dialectique front (frontière interne) - frontière (frontière externe) est obsédante pour les nouveaux États indépendants. Il faut réduire « la zone mystérieuse ».<sup>24</sup> La frontière interne doit se déplacer pour rejoindre la frontière externe, censée être stable mais qui pourrait bien reculer si le front ne l'atteint pas (rappelons-nous que les remaniements frontaliers ont été légion dans le premier siècle qui a suivi les indépendances). Ce qui est en jeu n'est pas seulement de l'ordre de l'exercice de la souveraineté de l'État sur l'ensemble de son territoire. Ces confins sont des Eldorados. Les laisser « en attente de la République », c'est risquer de les perdre, alors que leur position géographique périphérique les place en situation périlleuse : ils sont accolés à des voisins menaçants.

Tel a été le cheminement d'une réflexion qui devait conduire de l'observation de l'Orient bolivien à la volonté d'en étudier sa frontière. Cette recherche est née de l'ensemble de ces observations et de la conviction que la frontière orientale est un objet d'étude privilégié pour analyser l'évolution du territoire bolivien. Elle a fait office de « porte d'entrée » sur des problématiques plus générales, boliviennes et orientales. Mais un objet d'étude ne fait pas une thèse, venons-en à sa formulation.

## Thèse, thèse

---

*« Il faut qu'une thèse ait une thèse »  
Anonyme*

Certains adages sorbonniques marquent les esprits. Celui-ci en est un. Est-ce son côté ritournelle enfantine ? La facile mémorisation qu'il autorise ? Les deux aspects doivent jouer, le mystère du raisonnement par l'absurde, en plus. Et son air de formule magique lui donne un certain charme. Nous serions devant le secret de la thèse enfin révélé, il ne resterait plus qu'à répéter la tautologie comme une incantation pour voir le charme opérer. Pourtant, tautologique la sentence ne l'est pas tant que cela. Car, si la thèse est bien la présentation d'une question géographique, elle doit aussi contenir sa réponse, c'est-à-dire « une proposition ou théorie que l'on tient pour vraie ».<sup>25</sup> Arrêtons-nous sur ce jeu de question (la thèse) - réponse (la thèse) qui a guidé ce travail.

---

<sup>24</sup> L'expression est d'Élisée Reclus. « La zone mystérieuse qui séparait les montagnes brésiliennes des contreforts andins se rétrécissait peu à peu au profit des sertanejos brésiliens. » Reclus, Elisée 1894 *Amérique du Sud : L'Amazonie et La Plata, Guyanes, Brésil, Paraguay, Uruguay, République Argentine*.

<sup>25</sup> « Thèse : s. f. Proposition ou théorie que l'on tient pour vraie et que l'on soutient par une argumentation pour la défendre contre d'éventuelles objections. » in Dendelin, Jacques 2004 *TLFI, Les trésors de la langue française informatisée*

## ***La frontière n'est pas qu'une ligne ...***

« *La frontière sera considérée comme la représentation d'une discontinuité géographique et idéologique.* »  
 Claude Raffestin, 1990<sup>26</sup>

Avant d'aborder la question, il nous faut résoudre un point de vocabulaire. Impossible de glisser prudemment sur le terme de frontière. Comment faire abstraction des recherches que cette notion a suscitées ces dernières décennies de la part de « frontiérologues » de toutes spécialités ?<sup>27</sup> Les ouvrages, les colloques, les numéros spéciaux continuent à se multiplier autour de ce concept sans parvenir à en épuiser l'intérêt.<sup>28</sup> En géographie, le retour en grâce de la géopolitique dans les années 80 a été pour beaucoup dans la renaissance d'une réflexion sur les frontières. Le contexte actuel, marqué par l'affirmation du mouvement de mondialisation, joue plus encore dans ce renouveau. La frontière est au cœur des questionnements contemporains. Étrange paradoxe que celui où une ère d'ouverture, voire de négation de la frontière, fait naître en retour un besoin de frontière. Le regard sur les frontières a évolué rapidement. La décennie 90, celle de la disparition de certaines frontières honnies en Europe, n'a pas été particulièrement tendre envers elles. On construisait une nouvelle communauté européenne élargie, on abattait des murs et on acclamait le retour d'une terre supposément sans limite. Les ONG tenaient le haut du pavé, elles se voulaient toutes sans frontières : « médecins sans frontière »,<sup>29</sup> « pharmaciens sans frontière », « ingénieurs sans frontière » etc. Rapidement cependant, la chute du mur s'est suivie d'un processus d'horogénèse actif en Europe. La frontière, porteuse d'identité, retrouvait dans un monde en voie d'être globalisé une connotation positive. C'est à cette époque que j'ai commencé mes recherches sur la frontière orientale de la Bolivie, sans doute sous l'influence de cette vision des choses qui institue la frontière comme condition première et nécessaire de l'identité.

<sup>26</sup> Raffestin, Claude 1990 *La frontière comme représentation : discontinuité géographique et discontinuité idéologique*

<sup>27</sup> Les frontiérologues sont loin d'être tous géographes. Les anthropologues, les sociologues, les historiens ont aussi développé une réflexion sur ce thème de la frontière dans des contextes fort variés : frontière de la ville, frontière de l'ethnie, nouvelle frontière sociale etc.

<sup>28</sup> En 2004, deux colloques sont programmés en France sur les frontières : *Frontières, frontière* à Pessac en février 2004, et *Passer les frontières* à Grenoble en juin 2004. Le numéro 222 des Cahiers d'outre mer est consacré aux *Frontières du Sud*, deux numéros spéciaux de Géographie et culture sont prévus autour du même thème. Cet intérêt est loin d'être propre à la France. Il est partagé par la communauté scientifique des américanistes. En novembre 2003 à Tijuana, le collège de *La frontera Norte* a organisé un colloque sur l'anthropologie des frontières. En juillet 2002 le troisième congrès européen des latino-américanistes avait choisi le thème *Cruzando frontera*.

<sup>29</sup> « Médecins sans frontière » a été fondé en 1971. Mais les autres ONG sans frontière sont plus tardives (Pharmaciens sans frontière, 1985 par exemple).

Illustration 0-1 : Le sans frontiérisme nouvelle valeur universelle



Source : Cabu, "Les nouveaux beufs sans frontières"  
Le Canard enchaîné, mercredi 26 janvier 2005

La Bolivie, depuis son érection comme République indépendante en 1825, est un pays en quête d'identité. La Nation y est traversée par tant de lignes de fractures (régionales, sociales et « raciales »<sup>30</sup>) qu'on peut légitimement douter de son existence. C'est d'autant plus grave que le pays, tel qu'il a été conçu à sa fondation, présuppose son existence. Fernando Unzueta souligne que « toutes les recherches sur l'histoire et la culture de l'expérience républicaine bolivienne ne font que renvoyer à la *question nationale*. »<sup>31</sup> La dernière décennie a rendu encore plus impérieuse cette réflexion sur la Nation bolivienne.<sup>32</sup> De l'ample bibliographie sur la frontière, j'ai donc retenu ce qui pouvait éclairer cette problématique bolivienne. Le rapport entre la frontière et l'identité nationale est fondamental. La frontière est un catalyseur d'identité collective, celle-là même qui fait cruellement défaut à la Bolivie contemporaine. Comment fonctionne cette relation entre frontières et identité ? L'identité émerge dès qu'on est capable de *tracer* une différence entre nous et les autres. La frontière, en définissant les contours de l'identité, relève du besoin existentiel de se définir. Mais la frontière n'est pas qu'un jalon de l'identité. Elle peut aussi participer à sa construction. En délimitant un tout collectif et spatial, le territoire par exemple, elle pose les bases d'une unité. Les frontières ont une fonction magique, presque démiurgique, parce qu'elles créent de l'identité.

« La frontière n'est pas tant importante pour ce qu'elle est concrètement : les faits le démentent en permanence, mais pour ce qu'elle signifie. »<sup>33</sup> Le besoin universel de séparer répond au besoin de donner un sens à l'espace. L'espace découpé est un espace signifié. Trancher, c'est créer du sens. Pas étonnant que dans les récits des origines on retrouve ce geste fondateur. La Genèse s'ouvre sur le récit de la création du monde par Dieu. Parmi les sept jours qu'il emploie à cet ouvrage, deux sont consacrés à cet acte de trancher. Le premier jour, « Dieu *sépara* la lumière de la ténèbre ». Le deuxième jour « Dieu fit le firmament et *sépara* les eaux inférieures au firmament des eaux supérieures. »<sup>34</sup> Autre mythe des origines, mais même obsession de la découpe, celui de la fondation de Rome. Romulus détermine le tracé de la future ville en creusant un sillon avec le soc d'une charrue.<sup>35</sup> Qui commettra le saut sacrilège au dessus des limites nouvellement définies n'en réchappera pas. Rémus saute et Romulus se saisit de son épée pour tuer son frère jumeau. « Qu'ainsi périsse à l'avenir toute personne qui franchira les murailles de Rome »<sup>36</sup>. Sacré sillon qu'a tracé Romulus, sillon sacré.

<sup>30</sup> Ce terme est revendiqué, en Bolivie, par toute une partie de la population, qu'elle se reconnaisse comme indigène ou blanche. Il témoigne de la cristallisation des oppositions ethniques dans ce pays.

<sup>31</sup> Unzueta, Fernando 2000 *Periódicos y formación nacional: Bolivia en sus primeros años*, p 9.

<sup>32</sup> Voir ci-dessous « Dans la contemporanéité brouillée ».

<sup>33</sup> Crozat, Dominique 2004 *Au commencement était la frontière ...*, p 1.

<sup>34</sup> 1998 *TOB, traduction œcuménique de la Bible*, p. 23. On ajoutera à cette remarque que l'on sépare et tranche beaucoup dans la Bible. Les mers en deux pour laisser passer les Hébreux conduits par Moïse (Exode, chap. XIII,17-15,21), les enfants en deux afin d'identifier leur mère véritable (Premier Livre des Rois, III, 16-27), jusqu'à l'heure de l'avènement où « toutes les Nations seront rassemblées devant lui. Il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs » (Matthieu, chap. 25, 32). On voit ainsi que l'acte de séparer, présent à l'origine du monde, sera aussi caractéristique de sa fin.

<sup>35</sup> De fait, l'*horos* en grec, le sillon en français, est une des premières matérialisations de la frontière. Le mot évolue, de sillon il en viendra progressivement à signifier la borne frontalière. En français, il aboutit à la construction de plusieurs substantifs, faisant tous référence à la frontière, dont celui d'horogénèse introduit par Michel Foucher. Voir Foucher, Michel 1991 *Fronts et frontières : un tour du monde géopolitique*

<sup>36</sup> Liv., I, 6, 4 – 7, 3. Cité par Poucet, Jacques 2001 *Romulus : fondateur et premier roi de Rome Autopsie d'une légende*.

Tout n'est pas transcendant dans ce bas monde. Les hommes, matérialistes par essence (il faut bien manger) ne sont pas seulement en quête d'identité. Ils ont aussi besoin de conforter leur sentiment d'appropriation, fût-il limité à un champ ou à un espace de chasse. La frontière est placée au centre de la vie sociale par cette autre nécessité de la vie humaine. Dans les gestes de Romulus, la frontière est l'expression d'une volonté de contrôle sur un espace. Un *topos* millénaire éclaire ce rapport entre frontière et appropriation. Mille fois repris, il raconte toujours la même histoire : une peau de bœuf est découpée en lanière fine pour servir de frontières à un territoire, dont au départ on ne devait recevoir que la superficie de la peau. On le retrouve à la fondation de Carthage, dans la ruse que Didon tend aux autochtones.<sup>37</sup> De l'Antiquité au Moyen Age, comme un écho, il nous rappelle sans fin que l'acte de marquer une frontière est lié au besoin d'appropriation.<sup>38</sup>

## ***La frontière d'État***

La frontière répond à deux besoins fondamentaux : l'identité et l'appropriation. Cette conviction a guidé ce travail car elle trouvait, à propos du territoire bolivien, une singulière résonance. Mais il y avait un danger, inscrit dans ce tableau d'une frontière absolue, alpha et oméga de la vie sociale. Il consistait à se prêter à une « limologie » tous azimuts, et de la découverte de ce bel outil, tomber dans sa fascination en partant à la recherche de toutes sortes de limites. Parce que la région orientale m'a conduit à l'observation de sa frontière, j'ai évité ce péril en me concentrant sur cette frontière qui est une frontière d'État. La frontière d'État c'est la frontière de la vieille école qu'avait observée les géographes au début du siècle.<sup>39</sup> Elle est fort différente des multiples discontinuités qui traversent l'espace anthropisé. Sa particularité tient à ce truisme : la frontière d'État renvoie à l'État. L'État se définit par l'exercice d'une souveraineté sur ses deux expressions matérielles, sa population et son espace. Pour se faire, il doit pouvoir les définir avec précision. L'attribution de la nationalité trace la limite entre population nationale et étrangère ; tandis que les frontières fixent le cadre spatial de la souveraineté.

Certaines problématiques sont propres à la frontière d'État. La question de la présence des étrangers sur l'espace national en est une. La discordance entre l'espace national et la population nationale est fréquente. Dans les zones frontalières, la population étrangère peut augmenter par simple effet de proximité. L'inadéquation entre les deux expressions matérielles de l'État, la population et l'espace, donne alors l'impression que la frontière est menacée. Si elle n'est pas capable de partager les hommes, quelle est sa rémanence ? La frontière poreuse ne risque-t-elle pas de se dissoudre, en entraînant le pays avec elle ? La question est grave dans des pays où l'exercice de la souveraineté est rendu difficile par la faiblesse de l'appareil d'État.<sup>40</sup> En Bolivie l'importance

<sup>37</sup> Voir Lancel, Serge 1992 *Carthage*, p. 37. L'auteur renvoie à Virgile. « Les Tyriens achetèrent en fait de terrain – de ce fait appelé Byrsa – autant qu'ils pourraient entourer avec le dos d'un taureau ». (En., I, 367-368).

<sup>38</sup> Ce *topos* est présent dans le récit des origines de nombreux autres domaines de moindre importance. Voir, Portet, Pierre 1995 *Bertrand Boyssset, arpenteur arlésien de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle 1355-1415*, p 33-34.

<sup>39</sup> Voir par exemple Ancel, Jacques 1938 *Géographie des frontières*

<sup>40</sup> Dans les pays dotés d'un État fort, la question ne se pose pas dans ces termes là. Il suffit pour s'en convaincre de regarder la situation des régions frontalières de l'Est français où les étrangers issus des pays frontaliers sont nombreux,

supposée de la population brésilienne est source de bien des angoisses. Ce qui est en jeu, c'est la capacité de l'État à assurer sa mission première : maintenir la pérennité du groupement humain qu'il représente.

Une autre approche est propre à la frontière d'État. Formulée dans la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle en Europe, elle fait de la frontière l'expression de la puissance d'une Nation. À la suite de Ratzel<sup>41</sup> un courant de pensée a décrit la frontière comme une « membrane périphérique » du territoire capable de se déformer pour s'adapter à l'expansion d'un État.<sup>42</sup> L'État lui-même, est envisagé comme un organisme doté d'une vie propre. Et, la frontière, qu'elle avance ou qu'elle recule, enregistre sa vitalité. En France, à la même époque, Jacques Ancel écrit sur les frontières pour prendre le contre-pied de ces analyses. Il ne parvient pas à s'extraire totalement de cette idée qui lie le destin d'une frontière à celui d'une Nation. Dans ces écrits, la frontière se fait isobare politique, « résultat d'un équilibre qui se modèle sur les forces vitales de deux peuples. »<sup>43</sup> La frontière est plastique. Vivante, elle répond aux stimulations de la société.<sup>44</sup> Cette représentation de la frontière n'est plus d'actualité aujourd'hui. Il faut pourtant en tenir compte car elle apparaît en filigrane de nombreux discours sur le territoire en Bolivie.

Enfin, la frontière d'État est, par définition, internationale. Comment traiter de sa bilatéralité ? Toutes les limites créent à la fois du liant et de la séparation. Charles Malamoud rappelle que cette ambivalence est universelle. En sanscrit, écrit-il, « un des mots pour « frontière » est *sima*, littéralement « sillon » : le *Nirukta* (...) enseigne que *sima* vient de la racine *śiv*, « coudre » : la frontière, c'est la couture entre deux *desa*, deux « pays » ou domaines. »<sup>45</sup> La frontière ne fait pas que séparer, elle attache. Il est impossible d'envisager la frontière orientale comme seulement une barrière et la fin de la Bolivie. Pourtant, le titre de cette thèse n'est pas la frontière boliviano-brésilienne, mais la frontière orientale de la Bolivie. Question de nuance. Question fondamentale. Initiée en Bolivie, à la suite de l'observation du territoire bolivien, cette thèse renvoie en permanence à ce pays. Du Brésil, on ne verra que la périphérie. Cependant, la dimension duale de la frontière sera amplement évoquée pour ce qu'elle nous dit de la morphologie frontalière et de sa capacité à s'ouvrir ou se fermer.<sup>46</sup>

---

voir par exemple Brucher, Wolfgang et Dorrenbacher, Peter 2000 *Espace transfrontalier et culture mixte, l'exemple sarro-lorrain*, à propos de la situation Sarro-lorraine.

<sup>41</sup> Ratzel, Friedrich 1987 *La géographie politique. Les concepts fondamentaux* et Ancel, Jacques 1938 *Géographie des frontières*

<sup>42</sup> Ratzel, Friedrich 1987 *La géographie politique. Les concepts fondamentaux*

<sup>43</sup> Ancel, Jacques 1938 *Géographie des frontières*, p. 52

<sup>44</sup> « Ainsi l'effort humain ne fixe pas à l'avance sur une carte une limite à son activité : selon ses nécessités temporaires, il clôt ou il ouvre des barrières et, de chaque côté, la double pression qui s'exerce crée une frontière provisoire », *op.cit.* p. 99

<sup>45</sup> Le *Nirukta* est un traité d'étymologie datant de la fin de la période védique. Malamoud, Charles 2000 *Les contours de la mémoire dans l'Inde brahmanique*, p. 1159

<sup>46</sup> Les relations commerciales, comme les migrations entre les deux pays seront évoquées pour ce qu'elles nous disent de cette frontière. Le différentiel établi entre les deux bandes frontalières sera aussi amplement analysé.

## ***Comment la frontière construit du territoire ?***

L'objet de cette étude, la frontière orientale, étant défini, il restait à trouver une question directrice (la thèse au sens premier du terme). Le lien entre la frontière et la construction du territoire bolivien a été retenu. L'idée était de partir de la frontière pour réfléchir sur le tout qu'elle enserme, afin d'aborder la problématique de l'État-Nation et du territoire par une autre porte, que les géographes connaissent bien, mais qui avait été peu mise en œuvre en Bolivie.

Le territoire est un espace approprié par un groupe.<sup>47</sup> Cette appropriation engendre la nécessité d'en fixer des limites. Territoire et frontière sont donc deux notions liées. Mais elles font partie d'un édifice intellectuel plus complexe qui relie la frontière, le territoire, l'État et la Nation. Ces objets se distinguent par leur degré de matérialité. À la base, la frontière se laisse facilement saisir. Au sommet, la Nation est bien plus immatérielle, et plus prestigieuse. Tout comme l'État, ne se pare-t-elle pas d'une lettre majuscule, garantie de ses lettres de noblesse ? Ce qui est sûr c'est que noble, sacrée, idéale, la Nation, sans doute par ces caractéristiques mêmes, « ne se laisse pas capturer aisément. »<sup>48</sup> Qu'est ce qu'une Nation ? Elle réside dans un désir de vivre ensemble, nourri par la volonté de défendre un patrimoine commun. Mais ce désir de continuer ensemble peut avoir des raisons fort différentes. « Le fait essentiel qui constitue les Nations, leur principe d'existence, le lien interne qui enchaîne entre eux les individus d'un peuple, et les générations entre elles, n'est pas, dans diverses nations, de la même nature. »<sup>49</sup> Finalement, il est aussi difficile de saisir la matérialité de la Nation que la raison de son émergence. Et pourtant, elle est fondamentale pour comprendre la construction territoriale en Amérique du Sud. Lors des indépendances sud-américaines, on ne savait pas le temps que prendrait la fondation de la Nation. On savait juste quelles devaient en être ses projections : un État pour la défendre, un territoire approprié et inviolable et une population qui se reconnaisse plus de points communs que de différences. Il restait à espérer que, sur ces objets matériels, la Nation se construirait. En l'absence de Nation, ces pays se dotèrent de preuves de Nation.

Étudier la frontière était une façon d'inverser le sens d'un raisonnement classique : plutôt que de regarder le haut de l'édifice intellectuel de l'État-Nation, en regarder le bas, la frontière. Cette méthode partait d'une intuition : la frontière est la preuve d'une appropriation réelle du territoire. À frontière forte, territoire fort. Si la Nation existe vraiment elle doit être capable de construire un tel territoire, puisque « toute Nation a *son* territoire ». <sup>50</sup> En chemin, cette réflexion a rebondi sur une autre question. La frontière ne pouvait être seulement envisagée comme un « sismographe sensible qui enregistre les secousses politiques dont l'origine profonde est ailleurs. »<sup>51</sup> Elle peut tout aussi bien créer du territoire. La capacité ségrégative de la frontière n'indique pas

<sup>47</sup> Chivallon, Christine 1999 *Fin des territoires ou nécessité d'une conceptualisation autre*, p. 128

<sup>48</sup> Valéry, Paul 1988 [1945] *Regards sur le monde actuel*, p. 37

<sup>49</sup> *Op. Cit.*, p. 37

<sup>50</sup> Lacoste, Yves 2000 *Nations brésil : introduction* p. 3

<sup>51</sup> Guichonnet, Paul et Raffestin, Claude 1974 *Géographie des frontières*, p. 20

seulement l'état de l'achèvement du territoire, elle rend possible son érection. Comment la frontière construit du territoire ?

Cette dialectique du contenant, la frontière, et du contenu, la Nation, telle qu'elle se joue en Bolivie, va à l'encontre de ce que l'on a connu dans les vieux États européens. Ici, les frontières sont premières. La Nation se cherche encore, sa seule chance est de s'appuyer sur le territoire. Car, hormis ce territoire, la Bolivie possède peu d'éléments capables d'alimenter le patrimoine commun, nécessaire à la constitution de la Nation. Il n'y a pas de langue bolivienne. Le quechua, l'aymara, l'espagnol ont une aire d'extension qui déborde largement le cadre national. L'histoire, de même, montre l'insertion de l'anté-Bolivie, dans des structures politiques et économiques qui la dépassent largement, de la civilisation de Tiwanacu à la Vice-royauté de la Plata ou du Pérou. Les référents identitaires en Bolivie se situent soit à un niveau infra-bolivien (et ils sont revendiqués par les communautés ethniques ou régionales) soit à un niveau supra-bolivien (et ils sont du ressort d'une identité sud-américaine ou andine). Il ne s'agit pas de les rejeter, puisqu'ils sont opératoires. L'identité d'un individu est une construction complexe, faite d'emboîtements successifs. Mais si on cherche le niveau moyen, celui du pays, entre l'appartenance locale et l'appartenance continentale, force est de constater que le territoire constitue une solide et peut-être unique base pour construire l'identité bolivienne. Les frontières ont un rôle à jouer dans ce processus.

Et si la Nation naissait aux frontières, au lieu de s'y terminer ? « Bien des pays d'Amérique Latine ont eu un État et un territoire avant d'être des nations, même si celles-ci, ont, avec le temps, fini par naître ». <sup>52</sup> Pour la Bolivie on peut difficilement être aussi optimiste. Paraphrasant Massimo d'Angelo à propos de l'Italie, on pourrait dire que si la Bolivie existe il reste encore à faire les Boliviens. <sup>53</sup> Si ni le « sang », ni la culture, ni l'histoire ne peuvent unir ensemble ces individus, le territoire peut avoir cette fonction. Ses frontières, en éloignant de l'autre, en construisant des barrières, fabriquent du Bolivien. Tandis que le sombre destin du pays, a fait du territoire plus qu'un patrimoine commun, un programme de société.

## ***La dernière frontière***

« L'homme, Messieurs, ne s'improvise pas. La nation, comme l'individu, est l'aboutissement d'un long passé d'efforts (...) dans le passé, un héritage de gloire et de regrets à partager, dans l'avenir un même programme à réaliser, voilà les fondements d'une Nation. » <sup>54</sup> En Bolivie le passé est plutôt source de regrets communs et le programme à réaliser est réduit au minimum vital. Il tient tout entier dans une volonté de continuer à exister. Il faut que le territoire cesse de reculer, il faut tenir les frontières. Ce programme est l'esquisse d'une réponse à la question

<sup>52</sup> Brunet, Roger, Ferras, Robert et Théry, Hervé 1992 *Les mots de la géographie*, p. 314

<sup>53</sup> « On a fait l'Italie, maintenant il nous faut faire les Italiens », Massimo d'Angelo, cité par Gros, Christian 2000 *La nation en question : identité ou métissage ?*, p. 109

<sup>54</sup> Renan, Ernest 1882 *Qu'est ce qu'une nation ?*, p. 14

centrale de ce travail : comment la frontière construit du territoire ? C'est la thèse, au sens second du terme. Et la raison de l'expression dernière frontière placée en exergue.

L'adjectif « dernière » rappelle certes une idéologie nord-américaine un peu douteuse. Il est question d'atteindre, d'abattre voire de dominer les régions frontalières. La frontière comme projet de société est constamment convoquée dans la vie politique aux États-Unis.<sup>55</sup> Propre à l'idéal nord-américain, cette expression de dernière frontière pourrait bien être hors de propos. Pourtant, au-delà du contraste violent entre les États-Unis et la Bolivie, force est de constater que leur vision de la frontière rapproche ces deux pays. Les États-Unis ont besoin d'une frontière imaginaire pour que souffle de nouveau « l'esprit » apte à assurer la cohésion d'une nation de migrants qui construit son unité plus par les projets futurs que par un passé commun inexistant. La Bolivie érige, de la même façon, la frontière orientale en projet national pour souder la nation. Lorsque Kennedy parlait de sa nouvelle frontière, il aimait à dire que ce n'était pas des promesses mais des défis qu'il proposait à ses concitoyens. La frontière orientale est aussi un défi lancé aux Boliviens. Face à la première puissance d'Amérique Latine, ce Brésil qui s'est octroyé la part du lion des pertes territoriales, pourront-ils maintenir la frontière ?<sup>56</sup> On pourra toujours se gausser d'une telle vision des relations internationales, on pourra sourire de ces angoisses anachroniques, car il est peu probable que le Brésil se lance, à l'heure actuelle, dans de nouvelles conquêtes territoriales. Il n'en demeure pas moins vrai qu'en Bolivie, dans ce pays peu de chagrin, tenir la frontière orientale est un projet de société qui s'alimente d'une angoisse de la mutilation territoriale, inscrite dans la mémoire collective.

Le qualificatif de « dernière » ne se contente pas d'évoquer l'idée d'un projet de société. Polysémique, il regroupe en un mot plusieurs aspects de la frontière. La frontière orientale est la *dernière* d'une série de frontières qui ont toutes disparu. L'avancée brésilienne, emmenée par les *bandeirantes*, est ancienne. La frontière bolivienne, comme une forme vive, a reculé sous la pression d'éléments plus forts que sa propre résistance. Cela lui donne une valeur toute particulière dans l'imaginaire bolivien. L'adjectif *ultima* employé dans des expressions telle que *la ultima frontera* est performatif. Il dit autant ce qu'elle doit être que ce qu'elle est. Il faut tenir la dernière frontière car elle est une preuve de l'existence de la Bolivie en tant que territoire et en tant que nation. La preuve est ontologique. L'être se fonde dans le fait même d'exister. En ce sens aussi la frontière est dernière. C'est celle après quoi il n'y a plus rien et surtout plus de Bolivie. La frontière orientale est, enfin, la plus éloignée du noyau national. C'est la frontière du bout du monde bolivien. Ce fut la dernière à être atteinte et bolivianisée.<sup>57</sup> Elle est un horizon vers lequel on avance. De fait, la

<sup>55</sup> On pense à Kennedy et sa « nouvelle frontière », mais aussi à Ronald Reagan lorsqu'il voulait ouvrir des nouvelles frontières dans l'espace ou encore à Al Gore, qui, lors de son investiture comme candidat démocrate l'avait une nouvelle fois convoquée. « La nouvelle frontière n'est pas le fait d'une époque mais un appel intemporel, nous sommes aujourd'hui cette nouvelle frontière. » affirmait Ted Kennedy en août 2002, lors de la convention d'investiture à Los Angeles le 15 août 2002, cité par Pitts 2002 *L'esprit de Kennedy a plané sur la convention démocrate*.

<sup>56</sup> Des quelques 1,5 millions de km<sup>2</sup> perdus depuis l'indépendance par la Bolivie, 39%, (490 493 km<sup>2</sup>) sont revenus au Brésil.

<sup>57</sup> Je reviendrai sur ce néologisme dans la suite du texte.

colonisation des terres agricoles progresse vers l'Est sans avoir pour l'instant atteint la dernière frontière.

Pour toutes ces raisons, la frontière orientale est la dernière frontière de la Bolivie. Mais par le mouvement d'appropriation qu'elle suscite, par le projet territorial qui s'élabore autour d'elle, la frontière est un facteur de construction du territoire. C'est pourquoi, sans sombrer dans des jeux rhétoriques un peu vains, on peut affirmer que par tous ces aspects la dernière frontière est aussi première.

## Questions de point de vue et de contexte

S'il avait été entrepris cinq ou dix ans plus tôt, ce travail aurait été autre. Si la méthodologie avait été différente, aussi. Ces deux aspects, la méthode et le contexte, déterminent la forme actuelle de ce travail.

### *Le discours au cœur de la méthode*

De ce portrait d'une frontière créatrice d'identité, une méthode s'imposait. Une attention aussi grande devait être accordée aux faits qu'aux discours.<sup>58</sup> Le va et vient entre les pratiques et les représentations paraissait fort adapté à l'étude de la frontière, qui participe des deux ordres, matériel et idéal. Matérielle, elle l'est par toutes ses projections qui l'inscrivent dans le réel : les bornes, les postes de douanes, les fleuves etc. Idéelle, elle l'est par sa fonction qui est de donner sens à un espace. En Bolivie, les représentations de la frontière sont d'autant plus incontournables, qu'elles sont alimentées par certaines angoisses collectives. Une étude en terme de pratiques et représentations devait permettre de cerner la double dimension de cet objet.

Mais l'application de ce postulat de recherche s'est révélée plus complexe à mener. Les failles étaient de deux ordres. D'un point de vue théorique, le danger consistait à sombrer dans un réalisme naïf où les objets géographiques existent indépendamment du regard que l'on porte sur eux et où chaque représentation est évaluée en fonction de l'écart à l'objet auquel elle se rapporte (ce dernier constituant une sorte d'étalon-vérité).<sup>59</sup> Le problème est que cette approche repose sur une hypothèse en partie rejetée par les sciences sociales qui ne croient plus en l'existence d'un ordre matériel indépendant du discours et du regard. L'objet et sa représentation forment un tout. Comment délier les deux ? Cette difficulté rend l'analyse en terme de pratique / représentation stérile, tout particulièrement à propos de la frontière qui est, en Amérique du Sud, avant tout une construction intellectuelle, une représentation. « Une frontière ça ne se voit pas, c'est une invention

<sup>58</sup> C'était un postulat posé dès l'origine de cette recherche. Le titre de la thèse, telle qu'elle a été déposée en 2000 était « La frontière orientale de la Bolivie, pratiques et représentations. »

<sup>59</sup> L'écart entre l'objet et sa représentation permet de comprendre le contexte historique dans lequel elle s'est construite.

des hommes, la nature s'en fout. »<sup>60</sup> Les marques dans l'espace ne sont pas la frontière mais ses allégories, comme ces bornes posées au milieu d'un champ qui indiquent de quel côté est la Bolivie et de quel côté est le Brésil. L'approche objectivante était, concernant la frontière, dangereuse, car elle reposait sur un postulat séduisant mais faux. La frontière n'est pas un objet matériel sur lequel on projette des représentations.

La deuxième faille qui devait conduire à rejeter cette dialectique était liée à un particularisme bolivien. La Bolivie est le pays des mythes géographiques. Dans un tel pays, la réalité devient parfois un accessoire superfétatoire. Ce qui permet de comprendre la géographie relève en grande partie de l'imaginaire bolivien. Cette conviction de la prégnance des mythes géographiques est un des postulats de ce travail. À défaut de preuves étayées, il est fondé sur l'expérience du terrain. Ma première année en Bolivie, j'étais fascinée par les miroirs aux alouettes orientaux. On me parlait de la construction d'un pont international sur le Mamoré, d'un corridor bi-modal d'exportation, de la plaque tournante du soja du Mato Grosso. J'y ai cru et ai ouvert des crédits de confiance un peu partout. Je suis revenue l'année d'après observer les grands changements que l'on m'avait promis. Le Brésil n'avait toujours pas envahi la Bolivie, la fantastique zone de développement économique n'avait pas progressé d'un iota et l'autoroute de São Paulo - Santa Cruz n'existait pas. Au lieu de la centrale thermoélectrique de Puerto Suárez gisait la même dalle de béton coulée quelques années auparavant. Seule l'avancée des herbes sauvages prouvait que le temps n'était pas suspendu et qu'une année avait passé. Depuis ce jour, j'ai pratiqué le doute systématique, le doute comme méthode. Je n'ai plus cherché dans les discours des données concrètes propres à nourrir mon étude. Pour les faits j'avais mes yeux pour observer. Si mon regard n'est pas plus objectif que celui de mes interlocuteurs, il était au moins exempt des représentations boliviennes. J'ai replacé au centre de ce travail les représentations. Ce qui revenait à inverser la donne. Il ne s'agissait plus de mesurer la validité des représentations en fonction des pratiques, mais de comprendre comment les pratiques elles-mêmes sont conditionnées par ces représentations. Les discours construits sur la frontière ont été un des matériaux privilégiés de cette étude. Dans les portraits dithyrambiques ou au contraire catastrophiques de l'avenir de la région, je n'ai plus vu que de simples poteaux indicateurs du mythe de la frontière orientale.

## ***L'expérience du terrain***

La frontière a pourtant bien une expression matérielle. C'est une région immense. Si la représentation qu'on en a est fondamentale, elle ne peut conduire à faire l'économie du terrain. Cette frontière longue de 3 200 km, je l'ai parcourue durant quatre années. Face à un public de néophytes ces kilomètres impressionnent plus que le sujet jugé saugrenu. A court d'arguments pour démontrer l'intérêt d'un sujet financé *avec l'argent du contribuable*, ils peuvent même servir d'ultime parade. Ce qui donnait à peu près cela : « - une ligne imaginaire, quelle idée ? », « -sur des milliers de kilomètres, dites vous ? Ah, mais cela change tout ».

<sup>60</sup> Renoir, Jean 1937 *La grande illusion*.

C'était un peu retors car ces kilomètres devaient être replacés dans le contexte sud-américain. Ainsi mis en perspective, la région frontalière n'est pas si immense. Je n'ai eu aucune vergogne à la saisir dans sa totalité pour en faire un sujet de thèse. Question de contexte. Là où, en France on aurait découpé des « petits bouts d'espace »,<sup>61</sup> je pouvais dans cette périphérie du monde périphérique, me tailler un morceau d'une autre ampleur. Nous sommes en Amérique. L'observateur européen doit apprendre à changer ses catégories de l'entendement géographique. La cordillère des Andes déploie les mêmes paysages de la Colombie à la Terre de feu et l'Amazonie constitue un ensemble végétal qui s'écoule jusqu'à l'Atlantique sur plus de 5000 km dans toutes les directions. Si les échelles d'observation changent, ce n'est pas parce que, enquêteur mal avisé, nous peinons à percevoir des nuances locales qui, chez nous, suffiraient à délimiter une région. Non. L'Amérique est plus grande, et ses régions s'étendent sur des milliers de kilomètres pour une seule raison : les faibles densités humaines n'ont pas permis de composer la mosaïque paysagère caractéristique d'une Europe depuis longtemps anthropisée. Par un malin paradoxe, ces milliers de kilomètres qui rassuraient mes interlocuteurs quant à l'utilisation de leurs impôts, n'avaient de cesse, par leur néant, de m'angoisser. Si tout était égal en tout point, si les hommes étaient aussi peu nombreux, avais-je assez de matière pour nourrir ce travail ?

La réponse fut positive, et pas seulement parce que la ligne ouvre une réflexion sur l'unité qu'elle enserme. La diversité devait apparaître à la suite de quelques mois de terrain. Il n'y avait rien d'homogène le long de cette ligne qui était comme une ligne en pointillés, faite de vides et de pleins. Les pleins, ce sont les quelques noyaux urbains qui interrompent le règne du végétal. Îles perdues, elles sont doublement isolées. Loin du reste du pays, elles sont également peu reliées entre elles : un territoire en archipel, un chapelet d'îles égrenées le long d'une ligne fictive, les métaphores ne manquent pas pour décrire ces pleins-là. Pour des raisons logistiques j'y ai passé beaucoup de temps : quatre mois à Cobija, quatre mois à Puerto Suárez / Quijarro, un mois et demi à Guayaramerín, et un mois à San Matías. J'ai fractionné ces séjours afin de revenir à un an d'intervalle, et à d'autres époques de l'année dans les mêmes lieux. C'était un point important. Ces villes vivent du trafic transfrontalier qui est sensible à la moindre variation. D'une année sur l'autre, les changements peuvent être spectaculaires.<sup>62</sup> La variabilité saisonnière est également forte. Elle tient à la saisonnalité de l'activité commerciale et à celle des activités agricoles ou de cueillette.<sup>63</sup>

<sup>61</sup> Perec, Georges 1974 *Espèces d'espaces*, p 14.

<sup>62</sup> L'évolution du taux de change, apparition d'une frontière plus attractive ou implantation d'une base de la FELCN\* sont autant de facteurs qui bouleversent l'activité économique.

<sup>63</sup> Le pic d'activité commerciale se situe entre le mois de décembre et le Carnaval. La saisonnalité des activités agricoles est plus marquée dans le nord en raison de la collecte de la castaña\*, de décembre à mars. Elle se traduit par un accroissement de la main-d'œuvre dans les zones rurales et la désertion des villes.

## 0 - 2 Trois ans le long d'une ligne ... et un peu plus loin



*Latitia Perrier Brulé, sources diverses, et expérience personnelle 2004*

### I - La Bolivie : comme un escalier

- Cordillère et haut plateau  
(plus de 3000 m)
- Piemont andin  
(de 3000 à 1000 mètres)
- Terre basse
- Lac et salars

### II - La trame urbaine

- Ville millionnaire
- Ville moyenne  
(entre 400 000 - 100 000 hab.)
- Petite ville  
(entre 100 000 et 10 000 hab.)
- Frontière internationale

### III - Se déplacer dans un immense espace : une gageure

- Route empruntée
- Autre route
- Chemin de fer utilisé

### IV - Un temps pour toute chose

- Temps passé sur les lieux d'enquêtes
  - Plus de deux mois
  - Deux mois - 1 mois
  - 2 semaines - quelques jours
- Temps passé dans des lieux sans rapport avec la frontière orientale
  - Plus d'une semaine
  - Moins d'une semaine

Ces villes m'ont servi de « bases d'opération ». Serait-ce donc là mon unique expérience de la frontière ? Pas tout à fait. À partir de ces villes, j'ai découvert les espaces interstitiels. Si on n'a pas de moyens de déplacement propre, il faut faire feu de tout bois pour partir à leur découverte : une campagne de vérification du processus d'attribution des terres de l'INRA\*, un projet de colonisation agraire à monter, les maîtres d'école des communautés à aller visiter dans le cadre de la Réforme éducative, des vaches à vacciner, des œuvres sociales à remettre aux mains des communautés, un officier de la Navale en mal d'activité allant vérifier le trafic à Cachuella Esperanza, des opérations de la FELCN etc. La pluralité des prétextes, comme celle des compagnons de route, a été une richesse supplémentaire. Les visions et les pratiques de la frontière se révélaient fort diverses.

À ce rythme là, on prend rapidement conscience que dans les interstices il n'y a pas que du vide. Oui, c'est vrai, les densités sont partout dérisoires, mais cette vacuité a plusieurs visages. Certains espaces, sans voie d'accès et sous-peuplés, n'ont jamais été mis en valeur (comme la province Federico Roman à l'extrémité orientale du Pando). D'autres zones, faiblement peuplées, sont volontairement mises en réserve aujourd'hui. C'est le cas du parc Noël Kempf Mercado ou de la réserve naturelle du Manuripi. Ailleurs, des fronts pionniers anciens, liés à un élevage ultra extensif, donnent une impression trompeuse de vide alors qu'ils s'appuient sur des structures territoriales mises en place dans le cadre des missions jésuites. C'est ce qu'on observe en Chiquitanie entre San Matías et San Ignacio de Velasco. Ici où là, quelques zones de colonisation récentes apparaissent : colonisation agraire dans le municpe de Bolpebra, à la trifrontière Bolivie-Pérou-Brésil, dans les environs de Guayaramerín ou dans ceux de Puerto Suárez. Enfin, il faut mentionner les zones aurifères exploitées par des migrants andins venus de Potosi et par des Brésiliens.<sup>64</sup>

Tout change très rapidement le long de cette frontière. Les principales variables sont : la connexion avec le reste du pays, le rôle que la région doit jouer dans le développement bolivien, l'ancienneté du peuplement et les rapports avec le Brésil. On serait tenté de voir ce brouillage spatial comme une inscription du temps dans l'espace : chaque segment se trouverait à une phase différente du processus d'appropriation, à un stade du développement de la frontière en quelque sorte. En réalité plusieurs logiques se superposent. Certaines zones interstitielles ne sont pas aux prises avec des dynamiques proprement frontalières. Elles ressemblent aux autres espaces déconnectés de l'Orient, avec pour seul avantage de pouvoir profiter de la proximité du Brésil. Alors, vaste région ou petite région ? La faible densité est-elle un argument de l'homogénéité ? L'expérience du terrain apprend qu'il n'en est rien.

---

<sup>64</sup> L'exploitation aurifère peut se faire dans le sous-sol, comme dans la zone du Cerro San Simon, à l'est de l'Iteñez, ou dans les fleuves, comme autour de Cachuella Esperanza.

## ***La frontière au fil des mots***

Impossible de comprendre la frontière, en restant uniquement sur la frontière. Il faut s'intéresser aux discours produits dans les grandes villes du pays. Certaines personnes l'étudient. D'autres ont une action directe, qu'ils investissent dans la zone ou qu'ils tentent de l'aménager ou de la contrôler. La frontière, ils la connaissent pour s'y rendre lors de courts séjours, pour en recevoir périodiquement des informations ou pour encadrer des gens qui vivent là-bas. Ces hommes d'affaires, historiens, aménageurs, militaires, fonctionnaires de différentes institutions étatiques, ou hommes politiques se retrouvent sur un seul point. Ils envisagent la frontière dans sa dimension nationale. La vision qu'ils en ont est claire, d'une seule pièce. C'est, selon eux, un ensemble déconnecté et problématique du fait de son statut de périphérie.

Pour le reste ils tiennent des propos dissonants. L'objet frontière se diffracte. Cette pluralité répond à des logiques sociales. Relevons quelques grandes lignes de fractures. L'opposition entre les militaires et les civils est vigoureuse. Les premiers voudraient faire de la frontière un rempart contre de supposées visées expansionnistes brésiliennes.<sup>65</sup> Tandis que les civils, qu'ils soient ou non membres du gouvernement, préfèrent reprendre le nouveau paradigme géographique bolivien, celui du pays de contact, pour défendre l'idée d'une frontière ouverte. À l'heure où tout le continent ne parle plus que d'intégration continentale, ils vont dans le sens de l'histoire. Après tout, la frontière orientale n'est-elle pas la porte du Mercosur\* ? Une autre ligne de fracture est régionale. « En Bolivie, il y a une irréductible composante régionale. »<sup>66</sup> Il fallait bien qu'elle s'exprime dans les visions de la frontière. À La Paz, la frontière renvoie à l'État, elle n'est envisagée que dans sa dimension nationale. À Santa Cruz, les maîtres de l'Orient souhaitent faire d'elle une prolongation du système économique oriental.<sup>67</sup> Elle devrait permettre à l'économie crucénienne de s'affranchir du verrou andin, si problématique,<sup>68</sup> en exportant vers le Brésil. Dernière ligne de fracture, celle qui oppose les partisans d'un développement formel et légal de la région de ceux qui la verraient bien continuer à fonctionner comme un anti-monde.

<sup>65</sup> Cette paranoïa frontalière est bienvenue à l'heure où l'armée, évincée du pouvoir depuis 1982 et contestée depuis le début de la guerre de la cocaïne en 1997, cherche une nouvelle légitimité pour asseoir son pouvoir.

<sup>66</sup> Lavaud, Jean-Pierre 1990 *L'accalmie politique bolivienne (1982-1989)*

<sup>67</sup> La région orientale sous influence crucénienne est constituée par les trois départements du Beni, du Pando et de Santa Cruz, du moins dans le discours des Crucéniens.

<sup>68</sup> Les révoltes sociales en Bolivie se traduisent par les barrages sur l'axe principal du pays : Santa Cruz, Cochabamba, La Paz. Situation dramatique pour les exportateurs crucéniens dont la majorité des produits sont exportés vers le Pacifique via cette route.

## **Dans le « terrain brouillé de la contemporanéité. »<sup>69</sup>**

« Le pays est comme un train qui ne sait pas où il va mais où chaque wagon a une idée particulière de ce que devrait être l'État national, depuis la nation aymara, la nation camba, le syndicalisme cocalero, les territoires indigènes et les multiples secteurs sociaux urbains. »  
 Alberto Rivera Pizarro, 2003.<sup>70</sup>

Instabilité politique, crise économique, situation de guerre civile dans le Chaparé, révoltes de plus en plus fréquentes, les années qui ont séparé le début de cette thèse de sa rédaction ont été agitées en Bolivie. Le 17 octobre 2003, le président en exercice, Gonzalo Sánchez de Lozada, s'enfuit du pays après une semaine d'émeutes. Cette rupture de l'ordre constitutionnel, une première depuis le retour de la démocratie en 1982, marque-t-elle le retour à une instabilité politique caractéristique de la Bolivie ?<sup>71</sup> Donne-t-elle raison aux Cassandres qui prévoient, depuis longtemps, la disparition du pays ? « Le pays était au bord du précipice et avec Goni nous avons fait un pas en avant »,<sup>72</sup> voyait-on écrit sur les murs de La Paz. La boutade fait écho des angoisses profondes.

Mais tout cela reste de l'ordre du contingent. Ce travail, en revanche, s'intéresse au temps long, celui où se construit un territoire et où « fermente »<sup>73</sup> une Nation. Devait-il être modifié par l'observation d'un tel contexte d'instabilité, dont le pas de temps est différent ? La question est d'autant plus pertinente que le théâtre de cette violence est loin de la région frontalière. En septembre 2003, je me trouvais dans la ville de San Matías. La révolution d'octobre se préparait, les routes du pays étaient déjà bloquées. Le 20 septembre l'attaque de l'armée sur Warizata<sup>74</sup> marque le début de l'escalade meurtrière. Mais dans la bourgade frontalière, à cinq jours de route de là, on est peu affecté par cette actualité. On se prépare à fêter le 24 septembre, jour anniversaire du département. On vit là-bas au rythme de l'arrivée des bus en provenance de Santa Cruz, tant que ceux-ci continuent d'arriver l'inquiétude n'est pas de mise. La fête pouvait commencer.

Fallait-il, dans ces conditions tenir compte de cette actualité agitée ? Je le crois. La violence des oppositions a conduit à des prises de position véhémentes de la part de mes interlocuteurs. Comment raison garder devant les 80 civils tués à La Paz en octobre 2003, les dizaines de morts du Chaparé ou les cercueils des 11 policiers et des 4 militaires morts au combat, le 12 février 2003 sur la Plaza Murillo ?<sup>75</sup> Les discours doivent être replacés dans ce contexte. Les prétextes des affrontements sont variés : la coca et son éradication, la vente du gaz, la privatisation

<sup>69</sup> Nahoum Grappe, Véronique 2003 *Crimes de souillure et crimes de guerre (ex-Yougoslavie, 1991-1995)*, page 144. L'auteur s'interroge sur l'effet d'une actualité agitée sur les études menées en ex-Yougoslavie.

<sup>70</sup> Rivera Pizarro, Alberto 2003 *Crisis política y fragmentación social: Bolivia a inicios del 2003*

<sup>71</sup> « La Bolivie apparaît bien comme un pays particulièrement instable relativement à ses voisins latino-américains », voir Lavaud, Jean-Pierre 1998 *L'instabilité politique de l'Amérique Latine. Le cas de la Bolivie*.

<sup>72</sup> Goni est le surnom de Gonzalo Sanchez de Lozada président en exercice de 6 août 2002 au 17 octobre 2003.

<sup>73</sup> Ancel, Jacques 1938 *Géographie des frontières*, p.128 « En ces vases clos la nation fermente ».

<sup>74</sup> Warizata est un village proche de Sorata, dans les piémonts tropicaux du département de La Paz. Sorata est un des grands sites touristiques de la Bolivie. En septembre 2003 plusieurs centaines de touristes se trouvaient « pris en otage », selon l'expression du gouvernement, dans cette localité du fait du blocage de la route Sorata-La Paz, dont un des points clefs était Warizata. D'où l'attaque musclée de l'armée qui fait plusieurs morts et des dizaines de blessés. Voir Lazarte R., Jorge 2003 *Insurgencia civil y ceguera "culpable" del poder*

<sup>75</sup> La Plaza Murillo à La Paz concentre sur ces quatre côtés : la Chancellerie, le palais du gouvernement et le parlement, ce qui en fait un des hauts lieux de la vie politique bolivienne.

des secteurs publics de l'économie, l'entrée dans l'ALCA\*, le problème des sans terres. Tous renvoient, d'une manière ou d'une autre, à la question de la nation. Existe-t-il une nation bolivienne ? Quel rôle doit jouer le territoire (et ses frontières) dans sa constitution ? Chaque conflit montre une société bolivienne un peu plus divisée. Des pactes sociaux, qu'on croyait intemporels, ont volé en éclat : le monopole d'une violence d'État, la représentativité des partis, à la base du nouveau pacte démocratique de 1982, l'alliance des différentes régions du pays dans un même effort de développement économique, le projet d'une Nation métisse fondée sur un territoire commun. Au lieu de cela, le corporatisme et le non respect des normes constitutionnelles ont bien souvent primé. Les demandes sectorielles ne trouvent plus de limites dans une référence commune à l'idée de nation

Le contexte est compliqué, le terrain est brouillé par la contemporanéité. Où va le train fou bolivien décrit par Alberto Rivera Pizarro ? Tout ce qui se passe enrichit la réflexion sur un travail qu'il faut malgré tout clore. Sans recul temporel, le risque est grand de faire des contresens sur cette succession de crises. Contentons nous de quelques remarques qui permettent d'éclairer ce travail. Premièrement, ces crises à répétitions témoignent de la déliquescence de l'appareil d'État bolivien. La politique néolibérale menée depuis 1993 a diminué sa capacité d'intervention. Les derniers affrontements ont plus encore ébranlé l'édifice. L'État s'est révélé incapable de circonscrire la violence. Les conflits militarisés ont gagné le centre des grandes métropoles du pays. Les deux bras armés de l'État, les militaires et les policiers, se sont entretués dans des combats de rue. Pour s'opposer à l'État central, en février 2003, les comités civiques\* des départementaux orientaux et méridionaux se sont associés à « l'État-major du peuple » emmené par le leader des *cocaleros*\*, Evo Morales.<sup>76</sup> Cette alliance contre nature entre l'indigénisme andin et l'Oriente créole dit le profond discrédit des instances étatiques. D'ailleurs, lorsque le peuple s'est retrouvé dans la rue, en février puis en octobre 2003, ce n'était pas porteur d'un contre projet étatique. L'insurrection désorganisée n'a même pas tenté de s'emparer d'un corps étatique vide. L'attaque des partis politiques, celle des ministères, puis celle des biens privés (en commençant par le symbole du capitalisme mondial : l'usine Coca Cola d'El Alto) témoignent seulement de la profonde rupture d'un pacte social. « Février a montré l'énorme fragilité de l'appareil d'État, presque sa décomposition ».<sup>77</sup> Un État fragile, si faible que personne n'en veut, voilà une donnée qui éclaire sous un autre jour la trilogie au centre de cette étude : le territoire en ses frontières, l'État et la nation.

En second lieu, des fractures anciennes de la société ont rejoué à l'occasion de ces insurrections populaires. Le mouvement indigène, tel qu'il est en train d'être reformulé, inquiète les tenants d'une Nation bolivienne. Sur fond d'un katarisme<sup>78</sup> de combat, il conteste le projet qui avait

<sup>76</sup> Il s'agissait des comités civiques de Santa Cruz, Tarija, Chuquisaca, Pando et Beni. Il Le dialogue des « 7 tables » a été lancé le 26 février 2003 initialement par l'état-major du peuple. Les comités civiques s'y sont agrégés parce que les thèmes qui devaient être discutés les intéressaient : gaz, capitalisation des entreprises publiques, entrée dans l'ALCA, terres et territoires, budget général de la nation etc...

<sup>77</sup> Verdesoto, Luis 2004 *Hacia donde va Bolivia ?*

<sup>78</sup> Tupac Katari (ou Tupaj Katari) est un révolutionnaire indien. En 1781 il prend la tête d'une grande rébellion de 60 000 Quechuas et Aymaras contre l'autorité espagnole. Ils organisent et tiennent le siège de La Paz. Il sera écartelé par les

été formulé lors de la révolution nationale de 1952 : construire une Bolivie de l'intégration et du métissage.<sup>79</sup> Plutôt qu'une Nation métisse c'est une Bolivie des « 36 nations indigènes » qu'ils appellent de leurs vœux. La référence à la Nation dit la force conférée à ce concept européen, alors que l'introduction du pluriel en modifie le sens. Les nations indigènes sont des communautés de sang et de culture fondées sur une histoire commune. Elles sont fort éloignées de la « nation d'individus » voulue par Simon Bolivar à la fondation du pays.<sup>80</sup> Les régionalistes orientaux confortent cette conviction que le projet national est bien mal en point. Leur prise de position est tout autant régionale que « raciale ». Au mois d'octobre 2003, des affrontements violents ont lieu à Santa Cruz, entre des colons andins et des membres de l'union juvénile de la crucénité. Le mot d'ordre de ces derniers est « d'éviter la bolivianisation de Santa Cruz », c'est-à-dire l'arrivée des Andins.<sup>81</sup> La société bolivienne se divise. A la nation camba font face les nations indiennes.<sup>82</sup>

La nation bolivienne est sur la sellette. Quel paradoxe d'assister, dans ce contexte, à la montée d'un nationalisme de combat ! Le rejet de l'ALCA\*, le refus du TLC\* avec le Chili,<sup>83</sup> la guerre du gaz, la condamnation de la politique de privatisation des services publics sont autant d'expression de ce nationalisme. Un nationalisme sans nation, selon la formule maintes fois utilisée,<sup>84</sup> un nationalisme contre la nation devrait-on dire, car il s'appuie sur l'idée d'une nation fondée sur le sang et excluant certains groupes sociaux. Ainsi, si l'État a été fragilisé, la Nation, comme horizon de la société bolivienne, a été ébranlée. Quant au territoire, unique bien commun de cette nation que beaucoup voudraient enterrer, il devait sortir affaibli de ces bouleversements : les revendications régionalistes, séparatistes, autonomistes se multiplient. Mais au pays du nationalisme sans nation, l'histoire ne ménage pas ses effets pour surprendre l'enquêteur. Le discours sur la mise en défens et le renforcement des frontières a ressurgi à l'occasion de ces révoltes. Nous reviendrons sur cette bizarrerie. Elle donne les clefs d'un paradoxe bolivien où le nationalisme sans nation est, par contre, un nationalisme avec territoire.

## Feuille de route

Puisque la question qui a animé ce travail tenait au lien entre la frontière orientale et le territoire national, il était légitime d'ouvrir et de clore la réflexion sur le territoire.

---

Espagnols le 15 novembre 1781. Avant de mourir il prononce cette phrase prophétique et menaçante « Je reviendrai et je serai des millions ». Dans les années 60 le syndicalisme paysan indien bolivien reprend, en son hommage cette dénomination de katariste.

<sup>79</sup> Franqueville, André 1994 *Les 500 ans de l'identité indienne en Bolivie*

<sup>80</sup> « La nation est une association d'individus libres, libres et égaux, fraternels, unis par un même projet, un même contrat », et un même territoire. Voir Gros, Christian 2000 *La nation en question : identité ou métissage ?*, p. 109

<sup>81</sup> El Deber, le 16/10/03

<sup>82</sup> Cette affirmation des nations, au dessus de la patrie bolivienne, trouvera peut être une formulation constitutionnelle à l'occasion de l'assemblée constituante promise par le nouveau président Carlos Mesa en 2005. On y parlera beaucoup de la question des autonomies régionales.

<sup>83</sup> Tratado de libre comercio, voir lexique.

<sup>84</sup> Voir par exemple Demelas, Marie-Danièle 1980 *Nationalisme sans nation ? La Bolivie au XIX et XXème siècle*.et Laserna, Roberto 2002 *Nacionalismo sin nacion*

La première partie, « au pays des frontières magiques », donne quelques clefs pour comprendre le lien qui unit la frontière au territoire. Pour étudier cette dialectique du contenant et du contenu, il n'est pas nécessaire de se prêter à une géographie académique « du cadre national ». En Bolivie, les discours et les représentations dépassent les faits en puissance créatrice. C'est à l'imaginaire collectif sur le territoire qu'il faut s'en remettre pour comprendre la fonction magique dévolue aux frontières. La doxa géographique est partagée par tous parce qu'elle a été apprise à l'école. Bolivie au centre de tout, Bolivie possédant un peu de tout, Bolivie grande et riche : c'est assurément une géographie héroïque qui est transmise aux enfants. Elle a une utilité sociale : fabriquer du Bolivien en lui transmettant l'amour de son territoire et soigner ou cacher les traumatismes collectifs liés aux maux territoriaux. Ils sont nombreux et le tableau du territoire imaginé serait incomplet si on n'y ajoutait pas un développement sur les non-dits du territoire, que l'on cache aux enfants. Bolivie dépecée, Bolivie enclavée, Bolivie pillée : la géographie n'est plus héroïque mais dramatique. Elle est source de bien des angoisses collectives. Heureusement, pour les soigner, les penseurs ont quelques parades. Ils disent que la Bolivie toute entière tient à son Altiplano et que le territoire, en dépit de tous ses maux, est une preuve que la Bolivie continue d'exister. Le pays qui a tant souffert par son territoire espère s'en sortir grâce à ce territoire. Le corps territorial supplicié devient glorieux. Ce territoire rédempteur ne pouvait qu'avoir des frontières magiques. Magiques, elles le sont par les missions qu'on leur attribue. Qu'on leur demande de tenir le front (et d'assurer ainsi la permanence du pays) ou de faire du lien, pour lui *rendre* sa centralité continentale mythique, elles sont toujours investies de missions liées à la survie nationale.

Dans une deuxième partie, on montrera que la frontière orientale occupe, parmi les frontières du pays, une place particulière. C'est « la frontière rêvée ». Elle participe de l'Oriente, l'Eldorado du pays. Région imaginée bien avant d'être possédée, elle trouve dans cette genèse quelques caractéristiques qui font d'elle la région *frontier* par excellence du pays. La Bolivie, andine, par obligation, et empêtrée dans un passé qui ne veut pas passer, projette sur les terres orientales ses songes d'avenir meilleur. Là-bas, tout pourra être recommencé. Mais pour cela, il faut bolivianiser le mythe de l'Eldorado. Cette appropriation symbolique est la première forme de prise de possession de l'Oriente. On imagine bien qu'elle est insuffisante pour défendre la frontière du bout du monde. Celle-ci ne cessera de reculer. Ce recul devait influencer la représentation de la frontière orientale, mais ce n'est pas la seule raison du chapitre historique consacré à la construction de la ligne. En quatre siècles le *finis* devient *limes*. Le processus se fait incontestablement en faveur des Portugais/Brésiliens. La frontière boliviano-brésilienne sera une frontière d'abord brésilienne, parce qu'elle participe d'un autre mythe national, celui de l'île Brésil et parce que ces pionniers et bâtisseurs savent l'occuper.

Ce temps long de la frontière devait être marqué par une rupture. La troisième partie tentera de déchiffrer les bouleversements frontaliers contemporains. Ils sont d'une extrême rapidité. C'est pourquoi, à une échelle d'observation locale et sur le temps court, la frontière apparaît comme

une forme vive dont la morphologie et la fonction changent rapidement sous l'effet de pressions externes et internes. « Frontière vive », elle l'est devenue depuis une vingtaine d'année en raison de son arrimage au reste du territoire national. Les routes ont été fondamentales. Elles ont permis les migrations et le développement d'une économie fondée sur le commerce à longue distance. Cette frontière arrimée se décroche du reste de l'Orient pour développer des dynamiques proprement frontalières. Si elle s'extrait d'un temps suspendu, propre aux régions Eldorado, elle ne peut effacer ses mémoires bases, héritées de ce temps long où les hommes de la frontière, isolés, réglait seuls leurs problèmes dans une grande indifférence aux desseins nationaux que l'on avait pour eux. Forces du changement, résistances aux changements ; mémoires anciennes et dynamiques récentes ; permanence et mutation, c'est au travers de ce jeu d'oppositions que l'on analysera le bouleversement frontalier. L'activité économique nous servira de fil conducteur. Elle met en exergue le duel qui oppose l'État et les frontaliers. Le premier voudrait assagir la région pour l'intégrer pleinement au reste du territoire national (en nivelant ses différences), tandis que les seconds, jaloux de leurs libertés acquises par la force de l'éloignement, hésitent à faire le choix de l'intégration nationale, qui est aussi celui d'une nouvelle sagesse frontalière. Dans cette incertitude, les révoltes frontalières se multiplient.

Dans la quatrième partie nous reviendrons au territoire. L'évolution de la morphologie frontalière doit être étudiée dans ses conséquences sur le territoire. Que les frontières fassent barrage et le territoire sera un sanctuaire qui protégera et assurera la permanence de la nation bolivienne, même contre elle-même. En revanche, si la frontière orientale s'ouvre, elle assure l'intégration du pays dans l'ensemble régional sud-américain. Cette perspective, comme l'actualité frontalière secouée par des révoltes, fait peur aux tenants d'un territoire sanctuaire (les militaires au premier chef). L'heure est grave pour la Bolivie. Dans ce contexte, le territoire doit être protégé. L'appel à la mise en défens des frontières est formulé depuis le centre national. Comment les frontaliers peuvent-ils y répondre ? Les « sentinelles de la bolivianité » ne sont pas toujours à la hauteur de la mission qu'on leur a confiée. Longtemps, elles se sont contentées de petits arrangements frontaliers pour pouvoir gérer la difficile coexistence de leur mère patrie bolivienne et de mère nourricière brésilienne. Seules les migrations de commerçants andins permettent de rééquilibrer la balance frontalière et de renforcer son effet barrière. Mais alors que la frontière, moins poreuse et plus ségrégative, semblait annoncer l'avènement d'un territoire enfin bouclé sur sa frange orientale, des dynamiques d'un autre ordre contredisent cette évolution et invitent à ouvrir la frontière : l'intégration continentale ; la croissance économique de Santa Cruz pourrait lui permettre de capturer la frontière orientale ; enfin, les dynamiques locales ne sont pas mortes. En bien des points de la frontière, on n'entend plus se soumettre aux desseins nationaux, mais profiter directement des avantages que pourrait apporter une intégration continentale. Face à ces multiples pressions, il faut repenser le territoire si intimement lié à la nature de la frontière.